

DEBRIS

Marie avait dû arriver rue de La Vrillière maintenant, et elle devait être en train de rassembler ses affaires devant la porte cochère avec l'aide du chauffeur de taxi, les différentes pièces de son inénarrable équipage, la petite dizaine de valises et de sacs qu'elle avait ramené de l'île d'Elbe, un fauteuil pliant en osier, un sac en cuir qui contenait, emballées une à une dans du papier journal, les douze pièces en porcelaine ornées de roses peintes et dorées d'un très joli service à gâteaux qui avait appartenu à son père, un cabas rempli de victuailles, miel, câpres, confitures, et d'herbes du maquis, débordant de fenouil et de romarin (ce qui lui manquait toujours à Marie, je trouvais, quand elle voyageait, c'était des animaux vivants, un chat ou des perruches, qu'elle aurait pu transporter dans des petites cages ajourées portatives). Je regardais la Place de la Bourse au loin, dont l'animation se devinait sous la pluie au débouché de la rue des Filles-Saint-Thomas.

Ce n'était pas la première fois que j'apercevais cette salle d'exposition, je l'avais déjà connue blanche et parfaitement déserte, impressionnante de nudité, quand j'avais accompagné Marie ici pour les premiers repérages, je l'avais connue très sombre aussi, quelques jours plus tard, sans le moindre éclairage, inquiétante, ombrée, fantomatique, quand je m'étais introduit de nuit dans le musée et que j'avais traversé l'exposition en coup de vent, un flacon d'acide chlorhydrique à la main, et des réminiscences douloureuses de ces visions anciennes, incomplètes, fugitives, se superposaient maintenant à la scène que j'avais sous les yeux

Si Marie, l'autre Marie, ce soir, portait une robe longue bleue électrique très spectaculaire, les robes exceptionnelles ne manquaient pas autour d'eux dans la grande salle d'exposition du *Contemporary Art Space* de Shinagawa, les tenues de soirée rivalisaient d'audace, d'élégance et de créativité, vestes disymétriques aux couleurs discordantes, fuschia, cerise et mandarine, bustiers moulés en silicone d'Issey Miyake, longues robes dos nus rehaussés d'applications d'éclats de miroirs étincellants, mais les taches de couleur des vêtements les plus spectaculaires semblaient se fondre avec naturel à la surface ondulante de la mer de costumes sombres et de robes plus classiques. Les Japonais sont sobres jusque dans l'excentricité, et peuvent porter des redingotes rayées, des chapeaux bouffants garnis de pendeloques clignotantes et d'énormes lunettes disproportionnées roses et vertes avec une rigueur de Lord anglais et une absence de sourire déconcertante. Ici et là, tout de même, se faisait remarquer un travesti en longue robe fuseau moulante, ou une Japonaise, les cheveux roses et raides, en pantalon treillis et petit pefecto qu'elle portait à même la peau et qui ne cachait pas grand-chose de ses seins inexistantes. Mais Jean-Christophe de G. n'avait d'yeux que pour Marie.

Bon, eh bien, moi, je m'en vais, dit Pierre Signorelli, qui continuait de transpirer sur place dans son épais manteau. Je te raccompagne à l'hôtel, dit-il à Jean-Christophe de G. Ce n'était pas à proprement parler une question, plutôt une information, et Jean-Christophe de G. fut complètement décontenancé, il ne trouva rien à répondre, aucune excuse, aucun prétexte. Tout s'effondrait pour lui (il se voyait rentrer à l'hôtel avec Pierre Signorelli). Il assura que ce n'était pas la peine, mais cela n'eut aucun

effet, une simple protestation de pure forme, et c'est Marie qui lui tendit une main secourable en proposant, s'il souhaitait rester encore un peu, de le ramener elle-même à l'hôtel. Mais Pierre Signorelli, sur un ton enjoué, et même un petit rire sifflant d'asmathique, répliqua que ce n'était pas possible, qu'il ne pouvait pas le laisser seul à Tokyo cette nuit, qu'il en avait la charge. Jean-Christophe de G. se ressaisit, et, d'une voix ferme, qui ne souffrait pas de contestation, lui dit qu'il restait encore un peu à la soirée (et il échangea furtivement un regard de connivence avec Marie). Comme tu veux, dit Pierre Signorelli, je vais t'attendre, et il s'absenta, s'éloigna les mains derrière le dos dans son long manteau en laine pelucheuse pour aller jeter un coup d'oeil aux cimaises. Il revint presque aussitôt.

Depuis l'instant où il avait aperçue Marie dans la foule, à vingt mètres de distance, Jean-Christophe de G. n'avait plus de pensées que pour elle, Marie de Montalte. Il n'entendait plus rien des conversations autour de lui. Il était resté sur place, mais, tandis qu'on lui parlait, il se retournait discrètement pour observer Marie à distance, ne pouvant détacher ses yeux de sa silhouette radieuse, qui aimantait les regards.

Jean-Christophe de G., n'y tenant plus, voulut faire sa connaissance immédiatement et demanda à Pierre Signorelli de la lui présenter. Mais Pierre Signorelli fit valoir qu'il ne l'avait jamais rencontrée. Alors, Jean-Christophe de G. tourna brusquement les talons et laissa ses compagnons sur place sans un mot. Il se dirigea vers Marie. Son arrogance avait disparu, sa prestance s'était affaïssée d'un coup (et il n'est pas exclu, que la blessure d'amour-propre qu'il venait de subir, ne l'ait pas mis précisément dans les meilleures dispositions pour aborder Marie). Il avançait lentement, les épaules basses, presque voûtées. Il hésitait, intimidé, il tergiversait, il louvoyait sur place. Il s'immobilisa à quelques mètres de Marie, et il l'observa un instant à distance, demeurant en retrait.

.. Lorsque, en arrivant sur les toits, je m'étais penché pour la première fois au-dessus du hublot, je ne pensais rester là que quelques secondes, juste le temps de jeter un coup d'oeil sur la salle et repartir aussitôt, dès que j'aurais aperçu Marie. Mais je n'avais pas vu Marie. Je l'avais cherchée longtemps des yeux, mais je ne voyais qu'une foule indifférenciée en-dessous de moi, foule bruisante de cocktail qui semblait agitée de courants internes qui la mélangeaient et la recomposaient sans cesse, à la fois immobile et en mouvement, qui se distendait parfois en de molles excroissances momentées et se recomposait aussitôt, quelques individus se frayant un passage en son sein, qui avançaient de profil, un verre à la main, jouant de l'épaule pour gagner quelques mètres et rejoindre un sous-groupe dans lequel ils se diluaient instantanément.

Je pensai que Marie n'était pas venue, qu'elle avait annulé sa présence à la soirée. Je crus que le trouble dans lequel elle se trouvait depuis notre rupture lui avait fait renoncer à apparaître au vernissage de cette exposition, qu'elle préparait pourtant depuis plus de deux ans.

La nuit était glaciale, j'étais frigorifié. Je me mis à me frotter les mains l'une contre l'autre, à les réunir sous ma bouche pour souffler dessus. La pâle lueur bleue des diodes électroluminescentes rayonnait faiblement autour de moi sur les toits, et on

apercevait un réseau de gros filins métalliques tressés qui montaient le long de la coque d'aluminium pour converger vers un lanterneau conique, qui formait comme une petite tour de contrôle vitrée au sommet du toit. Je pensai alors que Marie se trouvait peut-être dans une autre salle du musée, et que je pourrais éventuellement l'apercevoir de là-haut, si je parvenais à me hisser jusque-là. Je me relevai et me déplaçai, prudemment, à croupetons, sur le toit, gardant les mains au sol. Le sol vent soufflait fort et je fus pris de vertige, je rebroussai chemin. Je ne m'étais absenté qu'un instant du hublot, mais lorsque je me penchai de nouveau par-dessus le vitrage pour observer la salle d'exposition en contrebas, cette salle qui, jusqu'alors m'avait semblé si abstraite, hantée par une foule irréaliste et absente, m'apparut soudain comme un lieu presque familier, plein de gens réunis là pour un vernissage qui parlaient fort dans un brouhaha continu. Et, si je vis la scène avec autant de netteté, si elle s'imposa à moi avec cet effet de réel saisissant, c'est que Marie était là, je l'avais sous les yeux. Et, lorsque je l'aperçus, j'éprouvai un immense soulagement, la fin de l'inquiétude, un relâchement complet de la tension que son absence avait fait naître en moi depuis plusieurs jours.

Marie — la dernière fois que nous nous étions aimés, j'avais embrassé ses paupières closes qui avaient palpité un instant sous mes lèvres comme des ailes de papillon. Et si mes lèvres, ensuite, étaient restées humides et légèrement salées, c'est parce qu'elle pleurait — c'est parce que c'était ses larmes que j'avais embrassés.

J'avais aperçu Marie, il ne m'en fallait pas davantage, et je faillis repartir aussitôt, mais je m'attardai encore un peu, pas longtemps, encore une trentaine de secondes — en tout, je n'avais pas dû rester plus de deux ou trois minutes sur les toits, avant de redescendre par les escaliers de secours et de quitter le musée par une porte dérobée. Mais j'étais tellement attendri de l'observer. Quoi qu'elle fasse, Marie m'attendrissait, et de pouvoir la regarder encore un peu sans qu'elle ait conscience que j'étais en train de l'observer était un délice surnaturel auquel je ne pouvais pas résister. Elle

Avec qui parlait-elle à cet instant précis, j'aurais été incapable de le dire. Sur le moment, je n'y avais pas fait attention, et, par la suite, en y réfléchissant et en essayant de me remémorer la scène, je ne parvenais pas à me rappeler qui se trouvait avec elle. Je la resituais mentalement très bien elle, je revoyais l'endroit où elle se trouvait, la salle d'exposition, la foule, la lumière vive des spots, je voyais même dans un léger *sfumato* les confins de la salle et le profil des oeuvres exposées, mais j'étais incapable de dire qui se trouvait à côté d'elle à ce moment-là, il y avait là, non pas une présence humaine — l'homme, ou la femme, avec qui elle parlait — mais une absence, un blanc, un manque, que je ne pourrais jamais combler.

A travers ce hublot, je voyais surgir du néant la réalité temporelle du vernissage de l'exposition de Marie, je voyais éclore la scène dans le réel avec la soudaineté imprévisible avec laquelle surviennent les éruptions solaires, qui jaillissent du chaos gazeux initial pour former un ruban de vie éphémère, hésitant, momentané, une

ellipse de matière fugace qui s'échappe de manière aléatoire et demeure un instant en suspension à la lisière brûlante de l'astre avant de retomber dans le vide primordial. Plongé ainsi dans le vivier de l'infini des possibles, j'eus alors l'intuition sentimentale que la nature du néant pouvait être double, qu'il y avait en réalité deux néants, deux figures complémentaires, la mélancolique et la hideuse, le néant de ce qui a été et qui n'est plus — nos morts et nos souvenirs, ton visage le jour où je t'ai rencontré, l'infime trace de rouge à lèvres qui demeurait sur l'émail de tes dents la première fois que je t'ai vu — ce néant encore riche de l'âme de ce qu'il fut un jour, un amour qui s'éteint ou une personne aujourd'hui disparue, et l'autre, le néant de ce qui n'a jamais été — les mots non prononcés, les enfants non nés, les oeuvres non créées — ce néant aride, vain et vertigineux, fort des potentialités jamais accomplies de la vie.

Certes, j'avais déjà souvent éprouvé que lorsque je pensais, je me trouvais à la fois ici, physiquement, et là-bas en pensées, dans le souvenir ou la réactivation du passé, à Tokyo en l'occurrence, sur le toit du musée de Shinagawa, ou même parfois dans un ailleurs imaginaire, reconstitué ou rêvé. Cette dispersion de soi, qui nous fait être à la fois ici, à Paris, par exemple, comme maintenant, debout devant la fenêtre du petit deux pièces de la rue des Filles Saint-Thomas, et là quand on pense, quand on rêve, quand on imagine ou quand on lit, ne choque pas, car elle ne heurte pas le sens commun, tant qu'on reste dans le domaine spatial. C'est lorsqu'on passe au domaine temporel, et qu'on voudrait être à la fois dans le présent et dans le passé, quand ce n'est pas également dans le futur, que l'esprit peine à s'ajuster à cette nouvelle dimension du temps, où le temps n'apparaît plus comme une succession d'instant, mais comme une superposition de présents simultanés.

De temps à autre, au loin, se faisait entendre le grondement d'un train de la ligne Yamanote qui semblait monter comme une brume de vapeur du petit lac qui voisinait le musée.

Marie, qui, sans rien faire, saturait l'espace de sa présence, Marie, qui me tournait le dos — mais — pas précisément froide, mais distante, lointaine, non concernée, comme égarée dans cette exposition qui ne semblait pas être la sienne, et qui semblait supporter, avec quelque chose de résigné et de foncièrement mélancolique, les frivolités de ces soirées de vernissage, la superficialité des conversations, leur écume frissonnante qui roulait comme des vagues autour d'elle pour aller s'échouer sur le rivage, comme si sa peau était blindée, son épiderme cuirassé, que son âme était étrangère à la médiocrité, étanche à la vulgarité. Elle était vêtue d'un ample pantalon de soirée noir avec une fine bande de smoking verticale et d'un chemisier blanc à col lavallière (et, la voyant si sobrement, si impeccablement vêtue, avec autant d'élégance et de simplicité, on se rendait compte qu'on aurait eu tort de croire que l'artiste de la soirée devait nécessairement porter la robe la plus voyante).

Marie lui tournait le dos, il voyait ses épaules bouger délicatement sous le tissu légèrement bouffant du col de son chemisier, qui se soulevait légèrement, par vagues aériennes comme si le vent les soulevait, comme si elle respirait fort. C'était d'autant plus curieux à observer que plus personne ne lui parlait. On s'était écarté

d'elle, le premier cercle qui l'entourait s'était distendu avec égard, pour la laisser seule, avec pudeur, une certaine crainte, du respect, et il regardait ses épaules se soulever par spasmes, comme si elle tremblait de froid, seule, dans cette grande salle d'exposition. Et alors, sans même encore apercevoir son visage, il se rendit compte qu'elle pleurait. Et, quand elle finit par bouger la tête, et qu'il aperçut son visage de profil, il vit les larmes qui coulaient sur ses joues.

Il émanait d'elle quelque chose de lumineux, une grâce, une élégance, une évidence — elle rayonnait, littéralement, dans ce vernissage.

Lorsque, un matin, sur mon ordinateur, trois semaines après notre retour, je vis apparaître dans ma boîte aux lettres électronique le nom de Marie en caractères gras, Marie de Montalte, j'éprouvai une émotion intense, je lus et relus son nom sur l'écran, retardant le moment d'ouvrir le message. J'essayais d'imaginer ce qu'il pouvait contenir. Même si l'objet du message (aucun objet) n'incitait pas tellement aux abandons de la rêverie, j'espérais quand même percevoir un signe entre les lignes, un indice, une ombre prometteuse enfouie. Le message avait été envoyé le 28 septembre à 11 heures 42min 14s. Mais seule cette date, et la solennité de sa précision, était de bon augure (pour le reste, le message disait simplement : « Est-ce que c'est toi qui as les duplicatas des appels de fond pour la copropriété ? Tu peux me les envoyer si tu les retrouves, j'en ai besoin pour le syndic. Bisous. M. »).

Je guettais l'arrivée de Marie à travers la vitre, impatient de savoir ce qu'était cette chose qu'elle avait à me dire. Et, de même qu'un soir à Tokyo j'avais lu SORRY à la place de SONY à l'enseigne d'un bâtiment illuminé dans la nuit, comme si, par ce lapsus visuel, c'est à elle que je m'adressais pour lui demander pardon d'avoir disparu dans Tokyo sans lui donner de nouvelles, je finis par me rendre compte ce soir, mais cette fois plutôt avec ravissement, comme un présage bénéfique, que le café où je l'attendais depuis une vingtaine de minutes, à une lettre près, en élidant le i, n'était pas le café de la Mairie, mais le café de Marie.

Elle m'expliqua qu'elle avait voulu prendre un taxi place des Victoires mais que, n'en ayant pas trouvé, elle avait marché jusqu'au Louvre et avait dû traverser la Seine à pied, avant d'attraper au vol un taxi inespéré (elle m'expliquait cela posément, et, même s'il n'y avait aucune exubérance dans son ton, je reconnaissais bien Marie à l'espèce d'incohérence brouillonne qui lui avait fait me donner rendez-vous à Saint-Sulpice, alors que nous aurions pu nous retrouver place des Victoires ou à la Bourse, puisque nous habitions à peine à huit cents mètres l'un de l'autre).

Je me mis à penser à Maurizio, et j'étais partagé entre plusieurs sentiments contradictoires, la tristesse bien sûr, à l'égard de Maurizio, qui avait toujours été bienveillant avec moi, qui m'avait adoubé dès les premières fois que j'avais accompagné Marie à l'île d'Elbe. Je pensais à lui et je le revoyais dans les allées de la propriété, dans une épaisse chemise à carreaux bleu et blanc, qui me me traitait toujours avec une sorte de déférence exagérée et me donnait du « dottore », en semblant supposer que des tâches intellectuelles titanesques m'absorbaient même en été, si bien que c'est avec un infini respect qu'il refermait la porte de ma chambre pour de ne pas troubler mon repos si d'aventure il m'avait surpris un après-midi

pendant la sieste. Mais cette tristesse que j'éprouvais d'avoir appris sa mort était aussitôt nuancée par l'espèce d'agacement que je ressentais de me rendre compte que c'était encore une fois pour m'apprendre la mort de quelqu'un que Marie m'avait appelé.

J'avais déjà bu trois ou quatre bières, et je dus me lever plusieurs fois pour aller aux toilettes. Les toilettes se trouvaient au fond du café, il fallait longer le bar et s'engager dans une arrière-salle. Je poussai la porte des toilettes, et m'enfermai tout en poursuivant mes réflexions, les amplifiant même, avec ce recul aigu que nous permet cette parenthèse de solitude bénie au cœur de la vie sociale que constitue le fait d'aller pisser. Ce que je constatais, c'est que j'étais toujours cantonné à un rôle d'accompagnateur avec Marie. On touchait même là, me semblait-il, une des raisons les plus profondes de notre séparation, qui était que je ne supportais plus ce rôle d'accompagnateur, auquel j'étais inévitablement réduit lorsque nous voyagions ensemble. Car la raison majeure de notre rupture ne tenait pas tellement à l'antinomie de nos caractères (au contraire, cette disparité aurait plutôt eu tendance à renforcer nos liens), qu'à une sorte d'écart, de déséquilibre dans la perception de nos statuts sociaux respectifs. Marie n'avait certes jamais voulu faire de moi un homme de compagnie, un faire-valoir ou un luron. Non, elle appréciait mes qualités intellectuelles et, si elle avait besoin de moi, c'était moins pour la divertir que pour la réguler, pour apporter à sa fantaisie le contrepois de ma mesure, et aussi, peut-être, ce qui ne devait pas lui déplaire, et ne la mettait que mieux en valeur, ce je-ne-sais-quoi de triste sire que j'avais sans me forcer. Ce qu'elle aimait en moi, c'était précisément ce côté retenu, ce tact, cette réserve distante, austère, et même un peu sévère. En somme, j'étais le compagnon idéal pour les enterrements (ou, ce qui revient au même, le cavalier parfait pour les vernissages).

Lorsque je revins m'asseoir, Marie demeura assez distante avec moi, et je compris qu'elle m'en voulait de l'avoir laissée seule. Aussi incroyable que cela puisse paraître, alors qu'elle ne m'avait plus donné signe de vie depuis notre retour de l'île d'Elbe et que j'avais pas semblé tellement lui manquer pendant ces deux mois, elle n'avait pas supporté que je la laisse seule un instant (et elle elle boudait, elle me faisait la gueule). Une dizaine de minutes plus tard, quand je me levai une nouvelle fois pour aller aux toilettes, je m'excusai confusément, arguant du nombre de bières que j'avais bues, et Marie me regarda de bas en haut, fixement, sans un mot (et je perçus l'immensité de son mépris, qui semblait dire : « eh bien, va pisser, mon pauvre, si tu n'as que ça à faire »). Je m'éclipsai au fond de la salle, et quand je revins, elle n'était plus là, elle avait disparu.

, et je finis par me rendre compte avec ravissement, comme un présage bénéfique, que le café où j'attendais Marie depuis une vingtaine de minutes, à une lettre près, en élidant le i, n'était pas le café de la Mairie, mais le café de Marie.

Il faisait un peu froid, mais c'était plutôt une odeur tiède et confortable de matin tôt que j'avais l'impression de respirer derrière les vitres humides de ce café, de café crème et de croissants, enrobée d'un fumet de fumée de cigarette qui lui était indissociablement liée

Gouttes / Aéroport (?)

Elle était en train de sourire sans me regarder, pensive, et elle finit par me raconter que, l'année dernière, quand elle avait pris l'avion pour venir à l'île d'Elbe, elle s'était fait draguée par un type à Roissy, un barbu, très gentil (pas comme toi, me dit-elle, et elle appuya tendrement un doigt sur mon genou pour faire mine de me repousser en arrière), qui, quand il avait appris que son père était mort, avait essayé de la reconforter en lui prenant maladroitement la main dans la salle d'attente de l'aéroport et lui disant des choses générales sur le caractère éphémère de la destinée humaine (qui la faisaient beaucoup rire intérieurement malgré sa tristesse — elle souriait maintenant pour me raconter ça) — et puis le type, le barbu, avec ses mines cauteleuses, l'avait laissée seule un instant pour se rendre dans une pharmacie de l'aéroport et lui avait acheté des gouttes, il lui avait acheté des gouttes à l'aéroport, des gouttes pour le deuil ! — elle souriait franchement, maintenant, pour m'expliquer ça —, et elle avait eu beaucoup de mal à garder son sérieux pendant que le type, le barbu, très méticuleux, assis à côté d'elle dans la salle d'attente, avait débouché le flacon et lui avait demandé d'ouvrir la bouche et lui avait déposé trois gouttes sur la langue, puis avait refermé le flacon soigneusement et le lui avait confié en lui recommandant de bien prendre régulièrement ses gouttes, et que Marie, dans la salle d'attente, incapable de garder son sérieux, avait fini par éclater de rire à la barbe du type, en s'excusant, le flacon à la main, et se levant soudain pour lui échapper et le planter là, en s'excusant et en riant aux larmes : excusez-moi, je ne sais pas ce que j'ai, lui avait-elle dit, c'est idiot, je suis désolée.